

De l'autre côté du miroir

H. Nigel Thomas, *Des vies cassées, nouvelles*, traduction de *Lives. Whole and Otherwise* par Alexie Doucet, Mémoire d'encrier, 2013, 224 p.

Éric Paquin

Numéro 144, février 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73454ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, É. (2015). Compte rendu de [De l'autre côté du miroir / H. Nigel Thomas, *Des vies cassées, nouvelles*, traduction de *Lives. Whole and Otherwise* par Alexie Doucet, Mémoire d'encrier, 2013, 224 p.] *Moebius*, (144), 147–151.

H. NIGEL THOMAS

Des vies cassées, nouvelles

traduction de *Lives. Whole and Otherwise*

par Alexie Doucet

Mémoire d'encrier, 2013, 224 p.

De l'autre côté du miroir

Comment les choses se passent-elles lorsque le rêve de toute une vie se voit soudain fracassé au contact d'une réalité qui se laissait entrevoir si différente? Le jeu en vaut-il la chandelle pour l'immigrant qui a tout abandonné et dont on ne reconnaît pas les diplômes une fois transplanté dans un Eldorado pas si rutilant que ça et dont les codes lui échappent? Vers quoi se tourne-t-on alors pour réaligner sa vie, pour accomplir une autre forme de bonheur? Dans *Des vies cassées*, l'écrivain noir montréalais H. Nigel Thomas, lui-même natif de Saint-Vincent-et-les-Grenadines, se penche sur le sort de dizaines de ses semblables moins fortunés que lui, nouveaux arrivants en quête d'une existence meilleure, confrontés aux embûches de l'intégration, à la nostalgie et à l'enfermement du ghetto, voire à des religions réparatrices mais impitoyables...

Ils viennent presque tous des Caraïbes (Jamaïque, Barbade, Saint-Vincent, Guyane, Aruba, Grenade...), ils sont noirs, anglophones et transplantés dans une société blanche francophone. Venus grossir les rangs d'une « Côte-des-Neiges en noir et blanc », ils ne sont pas sans rappeler les personnages d'autres œuvres migrantes consacrées à cette mosaïque ethnoculturelle qui s'est implantée au nord-ouest du mont Royal. On se rappellera notamment l'excellent *Côte-des-Nègres* que Mauricio Segura avait dédié aux jeunes garçons de ce quartier. Un roman lyrique, entre amour et violence, qui mettait en scène les chefs de deux bandes ethniques rivales, l'un latino, l'autre haïtien, qui avaient été amis d'enfance.

Par la pratique de la nouvelle littéraire, H. Nigel Thomas opte quant à lui pour ce qui se présente au lecteur telle une série de clichés ou de portraits, multipliant les points de vue (entre fatalisme et résilience, entre révolte et abandon) face au triste destin partagé par l'ensemble de ses personnages. Le recueil de treize titres s'ouvre avec « Les finissants », dans lequel Greta, une immigrée jamaïcaine, se prépare pour l'un

des moments les plus importants de sa vie, son fils Dalton s'apprêtant à recevoir, à dix-huit ans, son diplôme d'une école secondaire montréalaise. Ayant quitté sa terre natale pour améliorer sa situation socioéconomique, Greta a consacré une partie de sa vie et la totalité de ses ressources à faire en sorte que le garçon la rejoigne au Canada et qu'il y entreprenne des études afin de leur assurer un bel avenir. Comme plusieurs immigrants, toutes communautés confondues, Greta a toujours cru que le travail et une bonne éducation dans le pays d'accueil constituaient une garantie d'intégration et de réussite. Des valeurs nobles qui, créant un puissant effet de contraste, seront confrontées à un système scolaire québécois déficient et sclérosé, formant des cohortes d'analphabètes fonctionnels...

C'est ainsi que, malgré les résultats satisfaisants inscrits dans ses bulletins scolaires, lesquels font état de son « bon progrès » en français et en anglais, Dalton se révélera incapable de lire les mots figurant sur son propre diplôme lorsque sa mère lui demandera de les prononcer à haute voix durant la réception qu'elle a organisée en son honneur. Pour celle qui a tout sacrifié à l'avenir de son fils, cette constatation n'est rien de moins que désespérante: « Seigneur, quelle misère! Mais dans quel genre de pays on vit? Pourquoi, partout où tu r'gardes, ça ment comme ça respire? » À la douleur du déraciné qui a quitté pays et famille s'ajoute ainsi le sentiment de trahison que finissent par procurer les institutions du pays d'accueil en lesquelles Greta, comme d'autres personnages de Thomas, non seulement avait foi, mais auxquelles elle s'accrochait pour justifier le sacrifice que représentait son immigration. Le tragique de la finale des « Finissants » se mesure ainsi à la largeur du fossé entre un moyen qui, pour le migrant, devrait assurer sa réussite (ainsi que la justification de son déracinement) et le leurre que représente finalement ce même moyen.

Cette nouvelle inaugurale donne le ton à l'ensemble qui, bien que relatant des destinées différentes les unes des autres, navigue dans les mêmes eaux. Le cri de désespoir de Greta se déclinera sous plusieurs formes dans la bouche des divers personnages du recueil. Récemment installée à Montréal dans « Un autre voyage », Margaret s'étonne ainsi d'assister à la démolition par le gouvernement de certains immeubles encore en parfait état dans son quartier. Elle s'en trouve encore plus abasourdie lorsqu'elle lit une affiche placardée sur le site de démolition afin de justifier ce qu'elle considère comme un gaspillage de fonds publics: « Nous travaillons avec vous pour

construire un Canada prospère.» Comme celui de Greta, le constat de Margaret semblera sans appel : « C'est pas possible à quel point il y a pas grand-chose de réel dans cette société. Est-ce que ça arrive que les choses soient vraiment ce que les gens disent ? »

Dans d'autres cas, les personnages se voient confrontés à leur idéal d'une vie plus confortable et plus libre, sans être préparés à certaines réalités sous-jacentes. C'est le cas de Carmen et de son mari Calvert, un mécanicien, qui ont préféré fuir la misère de Côte-des-Neiges pour le rêve américain d'un tranquille quartier résidentiel. Un bonheur qu'ils n'ont pas vraiment les moyens de se payer et qui les plongera dans la spirale de l'endettement, nuisant à leur vie de couple. Le divorce compte par ailleurs parmi ces « nouveautés » que les époux n'auraient jamais envisagé dans leur Barbade natale, mais qui devient possible ailleurs : « Là-bas, les gens y s'chicanent mais y restent ensemble, même si de temps en temps la femme trouve que c'est nécessaire d'aller se calmer les nerfs chez les parents, mais d'habitude, l'mari vient la supplier et elle refuse jamais de r'venir. »

Pour d'autres personnages, une meilleure situation économique n'est pas tout ce qui est convoité au moment de l'immigration. Dans « La maladie de Percy », le héros éponyme, originaire de Saint-Vincent, est un jeune homme gay en droit d'espérer trouver au Canada une société plus ouverte à sa différence. Mais la vie en ghetto et la présence de sa sœur avec qui il partage un appartement le soumettent aux diktats de la secte protestante fondamentaliste à laquelle ils appartiennent et qui rejette évidemment l'homosexualité : « Ils passaient le dimanche complet à l'église et y retournaient trois fois pendant la semaine. Elle l'avait traité d'infidèle et avait sorti sa Bible pour lui lire l'histoire de Sodome et Gomorrhe, en lui disant que ses intestins allaient pourrir ; que c'est ce qui arrivait à tous les sodomites. Le pire, selon lui, c'est que son âme brûlerait en enfer pour l'éternité. » Ce contexte religieux étouffant fait sombrer Percy dans la maladie mentale. Au lieu de se libérer de ses origines et de pouvoir jouir des mœurs différentes d'un nouveau pays, le héros en connaîtra plutôt les hôpitaux.

La question sexuelle est d'ailleurs présente dans pratiquement toutes ces *Vies cassées*. Dans l'une des nouvelles les plus tragiques du livre, « Un autre voyage », H. Nigel Thomas s'autorise un certain renversement de point de vue. Lors d'un

voyage en Jamaïque, Margaret, 39 ans, rencontre et épouse un jeune homme qui lui joue la comédie de la romance et qu'elle finit par faire immigrer à Montréal. Épuisée au bout de quelque temps par ce mariage sans véritable amour, manipulée, volée et violentée par son jeune époux, elle finira par prendre rendez-vous avec un agent d'immigration pour le faire déporter. S'identifiant à certaines femmes blanches naïves, qui « ramènent leurs vacances » à Montréal pour finir par se rendre compte qu'elles ont été cruellement abusées, Margaret se culpabilise d'être tombée dans le panneau, mais elle n'arrive pas à en vouloir à celui qui l'a trompée pour assurer sa survie: elle-même a migré autrefois pour des raisons économiques.

Au-delà de leur fatalisme, quelques personnages finissent par développer une forme de sagesse, nourrie à même les déceptions et aidant à surmonter ces dernières. On assiste alors aux quelques passages les plus lumineux du livre. À une Greta totalement abattue dans « Les finissants », après avoir constaté que son fils ne sait pas lire après toutes ces années passées sur les bancs d'école, sa meilleure amie, la solide Estelita, donnera une leçon toute simple: « Ça donne rien d'pleurer. Lève-toi, Greta. Les invités sont à la veille d'arriver. Lève-toi, Greta. Tout ça, c'est du cirque. » Les personnages de Thomas sont éminemment endurants, y compris dans leur hésitation entre le désespoir et la résilience. Si leur force combative varie de l'un à l'autre, une même philosophie de vie finit par les habiter devant l'adversité à laquelle ils font face, devant tout ce « cirque » qu'il ne faut pas trop prendre au sérieux...

Quelle langue ?

Dans *Côte-des-Nègres*, que nous avons cité au début de cet article et qui donnait la parole à des enfants de la loi 101, la langue québécoise (teintée de créole et d'espagnol) était le dénominateur commun, le lien qui unissait les différents personnages issus des communautés sud-américaine et haïtienne à la société d'accueil. Ce lien, qui donnait par la même occasion une puissante unité au roman de Mauricio Segura, est évidemment absent de l'œuvre de H. Nigel Thomas, ce qui n'est pas sans contribuer à la fracture sociale qu'illustre cette œuvre plus sombre. Signalons que *Des vies cassées* est le premier ouvrage traduit en français de Thomas, auteur d'une importante œuvre écrite et publiée en anglais. Installé au Québec depuis les années soixante, l'écrivain est professeur retraité de littérature états-unienne à l'Université Laval.

Dans cet ordre d'idées, la traduction française a dû présenter un énorme défi à Alexie Doucet. En effet, comment rendre la langue orale des nombreux dialogues (et d'une minorité de nouvelles écrites à la première personne), un slang tout ce qu'il y a de plus antillais, dans un français populaire qui hésite ici entre le joual québécois et la langue des banlieues parisiennes? Si cette transposition ne se révèle pas toujours convaincante, on serait bien en peine de dire quelle alternative aurait pu s'offrir à la traductrice étant donné la langue à la fois orale et populaire qu'elle avait entre les mains. On se retrouve donc un peu ici, par exemple, comme devant certains dialogues des romans de Mordecai Richler, d'abord traduits dans une langue franco-française que l'on a retouchés par la suite avec un accent davantage québécois pour le public d'ici, mais qui ne sont ni l'un ni l'autre très crédibles pour rendre compte d'une certaine réalité socioculturelle.

Ceci étant dit (cette difficulté étant celle de toute traduction d'œuvres empruntant à la langue orale, et pas seulement au Québec), on ne peut que saluer l'initiative des éditions Mémoire d'encrier d'avoir enfin mis le travail de H. Nigel Thomas à la portée du lectorat francophone. Il était temps.

Éric Paquin